

Je m'aime

« Je m'aime » me disait un jour Marie-Christine, ma petite voisine. Elle n'avait pas encore deux ans et utilisait la langue française de façon fort personnelle. Probablement voulait-elle dire : je t'aime. Est-ce bien vrai ? C'était peut-être bien dit et exprimait avec précision une déclaration d'amour venant des profondeurs : la vraie, la seule authentique et sincère. On apprend beaucoup des enfants, il suffit de les écouter.

Moi aussi, je m'aime. Pas la personne, certes. Mais ce qui m'intéresse, c'est ce que cette personne fait. Madame Bovary, c'est moi : tout le monde connaît la formule. La succession monotone de carrés, de rectangles, c'est moi ; les écarts brusques de la ligne de conduite suivis aussitôt de repentirs, c'est encore moi. Mais si j'essaie d'analyser ce sentiment béat de contentement, je me rends compte que ce ne sont ni les tableaux exécutés, ni les dessins achevés que j'aime. Un tableau encadré, accroché au mur, trônant tel un empereur au milieu d'un espace consacré à lui devient académique, car choisi, élu, encensé, ne serait-ce que par son auteur. Non, je ne les aime pas, ces êtres clos, si sûr d'eux. Pire, je les déteste quand, insolents, ils m'ont désobéi et ne se conforment pas au modèle — toujours si merveilleux — de l'imaginaire. Je les exécère quand ils ont pris un autre chemin que celui que j'ai tracé pour eux. Tolérante à mon égard, j'oublie que c'est moi qui me suis égarée, ai perdu le contrôle. Ils m'agacent, quand, si souvent, ils me font un pied-de-nez, me ridiculisent en me renvoyant, tel un miroir déformant, mes tics, mes manies, mes habitudes. Ils me désespèrent quand je ne peux plus rien ajouter, rien enlever, modifier, reconsidérer : quand l'aventure est terminée. Je me sens piégée, je pourrais en pleurer de rage. Le pire, c'est, quand on a enfin réussi, lorsqu'on a élaboré une bonne « recette » et on la répète, en la déclinant, tel un moulin à prière.

Mais l'inverse arrive aussi, un moment de faiblesse, la vigilance se relâche, on se met à aimer l'un ou l'autre passionnément. Cela peut durer un jour, une semaine, un an ; et soudain, l'envie vous revient de tout modifier, tout perturber, recommencer. Il ne s'agit jamais de relations amoureuses stables entre moi et moi.

Ce que j'aime, par contre, c'est le non-fini, le devenir ; la succession des feuilles désordonnées de mon journal intime. Tous ces petits croquis, ces collages, ces fragments de tracés d'ordinateur, qui ne veulent guère être « beaux », creusent obstinément le même sillon sous un éclairage chaque fois un peu différent. J'aime ce côté têtu et radoteur de ma conduite. Les écarts, les infidélités sont vite oubliés et on recommence à labourer le même champ. Le résultat est un tissu qui manque d'élégance, d'aisance, de légèreté, ce n'est jamais drôle ou spirituel, aucun humour ; une quête désespérée et désespérante, lourde, monotone. Dada est aux antipodes de cet ouvrage. Mais c'est cela qui me plaît.

J'aime les « ratés » d'ordinateur. Un point qui manque ou qui est mal placé dans un programme, peut produire des constellations étonnantes, bienvenues dans les étapes préparatoires qui s'éternisent. Le fortran, puis le basic — les deux langages les plus simples — ont gardé pour moi beaucoup de leurs secrets. Pour pallier mon ignorance, la méthode des « essais et erreurs » a toujours été mon pain quotidien. De toutes les manières, je préfère les questions aux réponses, les hypothèses aux thèses.

Entêtée et radoteuse, je le suis depuis toujours. Fillette, je faisais tous les soirs un coucher de soleil au bord du lac Balaton. C'étaient quatre bandes horizontales colorées au pastel. Verte, la prairie qui descendait au lac, bleu-verte, le lac, vert-grise, les collines de l'autre rive, bleu, le ciel. Au-dessus de la bande vert-grise une forme ronde et rouge : le soleil couchant. Minimal, avant l'heure. Ma mère, fière et mécontente en même temps, me conseillait de mettre à l'avant-plan quelques arbres pour « étoffer ». Obéissante, j'ai essayé mais cet ajout me répugnait. « Elle n'y connaît rien en art » me disais-je. J'avais dix ans, elle trente, mais mon jugement était définitif.

Quelques années plus tard, j'étais étudiante aux Beaux-Arts, et dessinais avec obstination des réseaux de collines à pentes douces avec quelques arbres par-ci par-là. Une ligne verticale pour le tronc, un rond pour l'arbre, saule pleureur ou acacia taillé en boule. « des paysages convenablement spoliés » me disait François, dont je venais de faire la connaissance et qui était séduit par toute espèce de manifestation radicale. « Ce garçon comprend ce que je veux faire » me disais-je. Bientôt, le paysage en tant que tel se trouvait occulté, ne restaient que les lignes horizontales interrompues par quelques segments de verticales et de rares formes rondes. Les ronds, évoquant trop les formes de la nature, furent évincés à leur tour et remplacés par des carrés. À ces carrés bien aimés je suis restée fidèle.

Aujourd'hui, à 71 ans, je ne sais toujours pas pour quelles raisons j'aime le minimal, le géométrique, le concept transparent et simple, régissant le tout. Le temps qui me reste à travailler — mes yeux commencent à ma lâcher — je vais l'employer à enfoncer le clou, toujours le même, faire comme un tricot où l'on ajoute encore et encore une maille. Je vais essayer de détecter les failles, les oublis les plus évidents, les combler. Aussi, j'aimerais repenser certains anciens travaux, en faire des répliques sous forme de diptyques ou triptyques, enjambant deux rivages de ma vie. Mon désir est de rendre ce tissu fou — mon travail — aussi cohérent que possible.

Et aujourd'hui encore, j'aime le couple exalté-exaltant que je forme avec mon ouvrage.

Le Hôme-sur-Mer, été 1995

© Véra Molnar /// veramolnar.com